

On inclinait au Mexique, comme ailleurs, à prendre le parti du plus fort et de celui que favorisait le destin. Et Juarez était maintenant, sinon supérieur en forces à Maximilien, du moins la chance le favorisait incontestablement. Le résultat de la guerre de Sécession lui apporta un bon nombre de nouveaux partisans ; partout la résistance releva la tête. Déjà les bandes de Juarez parcouraient le pays tout entier, menaçaient les communications entre Mexico et Vera-Cruz, et quelques chefs audacieux osèrent même s'avancer jusqu'à trois lieues de la capitale, de telle sorte que les souverains couraient parfois le danger de tomber entre leurs mains quand ils faisaient une excursion.

Bazaine dut se décider enfin à envoyer des expéditions dans les provinces de Coahuila et de Nuevo Leon, tombées entre les mains de l'ennemi, ainsi qu'à porter secours à la ville de Matamoros, qui était menacée. Bazaine ne commandait pas lui-même ces entreprises ; un aimant puissant le retenait dans la capitale. Le maréchal, âgé de cinquante-quatre ans, s'était épris d'une toute jeune et jolie Mexicaine, et bien que veuf seulement depuis deux ans, il était décidé à l'épouser. Il en oubliait le danger menaçant de l'Amérique du Nord, danger qui lui avait fait diriger toutes ses forces de ce côté, et aussi tous les autres soucis qui menaçaient l'empire mexicain.

L'impératrice Charlotte, grâce à ses instincts de femme, avait vu venir la chose depuis longtemps. Déjà elle y avait fait des allusions dans ses lettres à l'impératrice Eugénie. Quand les choses furent assez avancées, le maréchal informa officiellement l'impératrice de son intention d'épouser la jeune Mexicaine et la pria de mettre l'impératrice Eugénie au courant de tous les détails qui regardaient sa future épouse et sa famille.

« Josefa Pena, écrivait l'impératrice Charlotte (1), a dix-sept ans, une jolie figure, infiniment de grâce et de simplicité, de beaux cheveux noirs et un type espagnol fort expressif. Elle est fille unique, sa mère est veuve, elle appartient à une famille qu'on dit fort bonne et a été parfaitement élevée, parle pure-

(1) Charlotte à Eugénie, Chapultepec, 28 mars 1865. Copie de la main de Charlotte, Vienne, Archives de l'État.

ment le français et ce qui parle en sa faveur, c'est que se voyant l'objet des attentions du maréchal et par suite de toute l'armée française, elle n'a pas perdu un moment son air naturel et n'a pas fait semblant de s'apercevoir de l'admiration dont elle était le centre, ni du grand avenir qui s'ouvrait devant elle, tout en ayant l'air très charmé lorsque le futur se trouvait à ses côtés, ce qui charmait celui-ci encore davantage, car à vrai dire c'est une inclination très prononcée, puisqu'elle a fait que le maréchal s'est remis à danser et qu'il avoue qu'il ne manque pas une « habanera » (1). Cette jeune femme, une fois mariée et avec l'éclat de sa jeunesse, de sa position et des toilettes de Paris, fera très grande sensation. »

L'empereur Maximilien voyait cette idylle d'un amour tardif d'un œil quelque peu ironique. « Lundi le 26 (juin), écrivait-il à son frère (2), nous aurons malheureusement encore une grande fête au palais de Mexico, le mariage du maréchal Bazaine avec une jeune Mexicaine de dix-sept ans, qui nous fera honneur en Europe par sa beauté autant que par sa gentillesse. Le maréchal, malgré ses cinquante-quatre ans, est un amoureux transi. Puisse ce bonheur conjugal un peu risqué lui réussir ! »

Maximilien détestait toute espèce de fêtes, et surtout lors de ce mariage, où il n'éprouvait aucun sentiment amical capable de lui faire oublier son aversion pour le personnage principal. En outre, il devait revenir de Puebla à Mexico, car il n'avait pas terminé son voyage dans les provinces de l'Est, qu'il avait entrepris afin de se soustraire un certain temps à toutes les luttres et à tous les soucis qui minaient sa santé, et pour échapper, suivant le conseil du médecin, à la chaleur qui régnait dans la capitale.

Pendant son absence, on pourrait aussi opérer plus aisément un changement dans les ministères dont quelques directeurs libéraux étaient accusés de trahison ouverte. Il est vrai que le nouveau ministère se composait presque exclusivement de libéraux.

L'empereur était très épuisé par toutes ces contrariétés. Une

(1) Danse nationale mexicaine.

(2) Maximilien à l'archiduc Charles-Louis, Puebla, 20 juin 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.



hépatalgie se fit sentir et devint fort douloureuse. L'impératrice craignait « qu'il ne s'épuise à force du travail de Sisyphe, toujours rouler le rocher et toujours le voir retomber (1) ». La situation militaire surtout avait vivement affecté l'empereur et sa santé s'en ressentait.

L'empereur jugeait de jour en jour avec plus de sévérité les actions et les procédés du maréchal Bazaine. C'était vraiment une position fautive pour tous les deux. Toutes ces difficultés et un nouvel orage dans la chancellerie n'étaient pas faits pour améliorer son état de santé.

Il y avait eu depuis quelque temps, et à plusieurs reprises, des dissentiments entre le monarque et son cabinet civil. Loysel, homme adroit et prudent, d'accord avec son maréchal, profita de cette occasion pour diriger une nouvelle attaque contre le chef du cabinet Eloin, qui était absent. En effet, bien qu'Eloin eût été envoyé en Europe en mission extraordinaire, il était toujours de nom à la tête du cabinet civil, et Bazaine et son complice Loysel devaient craindre qu'à son retour il n'y eût rien de changé dans les affaires. Loysel insinua au monarque que le cabinet civil devenait un gouvernement central, sans en avoir le droit ni les qualités nécessaires. Maximilien n'avait pas oublié la pénible aventure de l'affaire Schertzenlechner. Il commença à trouver en effet que le cabinet ne convenait pas à son caractère, qui, il l'avouait, n'était pas des plus heureux. Les choses en vinrent à un tel point que l'empereur fit murer les portes qui faisaient communiquer ses appartements privés avec les chambres de travail des deux cabinets. Loysel fut extrêmement surpris que cette mesure fût également appliquée à son cabinet et il en fit vivement l'observation à l'empereur, qui répliqua qu'il avait, outre bon nombre de mauvaises qualités, un sentiment très vif d'indépendance absolue, et cela envers qui que ce fût, si bien que même l'impératrice, avec un tact louable, ne venait jamais le voir sans y être expressément invitée, de crainte de le déranger. Elle connaît cette faiblesse et, par le fait qu'elle s'y conforme, jamais l'harmonie n'a eu à en souffrir.

La mesure prise par l'empereur devait être mise surtout

(1) Charlotte à Eugénie, Mexico, 26 juillet 1865. Copie de la main de Charlotte. Vienne, Archives de l'État.

sur le compte de sa nervosité croissante, qui lui rendait insupportables les plaintes continuelles des Français. Pour échapper à toutes revendications, il finit par suivre l'exemple de son beau-père qui, dans ses châteaux de Belgique, s'entretenait par écrit même avec ses propres fils ; désormais il régla tout par lettres avec ses ministres et chefs de cabinet.

De fait, l'empereur avait laissé croire à Eloin, lors de son envoi en Europe, qu'après son retour il serait de nouveau à la tête du cabinet civil. C'est en Europe seulement qu'Eloin apprit de l'empereur lui-même le « coup d'État » contre son propre cabinet (1). Maximilien releva de leurs fonctions tous les employés, à l'exception d'un secrétaire, José Louis Blasio (2), et un certain Duran, et les remplaça tous. La spéculation de Loysel sur la vanité de l'empereur qui faisait tout pour paraître indépendant, avait réussi. Les nouveaux conseillers dans le cabinet devaient, suivant les rapports de l'empereur à Eloin, surveiller secrètement les travaux des ministères et élaborer des mémoires sur les plans de l'empereur. Parmi eux il y avait plusieurs étrangers. Et ce qui était significatif, c'était que le conseiller des finances était un Français, M. Bournouf, l'expert pour la colonisation un Américain des États du Sud, M. Maury, celui qui dirigeait l'instruction publique était le médecin ordinaire de l'empereur, l'Autrichien Semeleder.

La méthode des relations écrites excluait désormais tout malentendu. Maintenant, pensait l'empereur, on ne pourrait plus prétendre, comme aux temps d'Iglésias, que l'empereur avait dit ou désiré telle ou telle chose. « Maintenant tout est écrit et signé, je ne vois personne de mon cabinet, et Loysel ne vient me voir que pour de petits dîners et pour des entretiens intimes. Il vient en ami et non comme chef de mon cabinet (3). »

Au commencement, les membres du conseil furent froissés, mais avec le temps ils s'habituaient à cet état de choses. Qu'une telle direction des affaires dans un ministère qui avait à s'occuper des choses les plus intimes et les plus secrètes ait été la meilleure, il est permis d'en douter.

(1) Maximilien à Eloin (à Paris), Chapultepec, le 8 août 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Blasio s'est fait connaître par son livre *Maximiliano intimo*, souvenirs personnels, Paris, Mexico, 1905

(3) Maximilien à Eloin, Chapultepec, le 8 août 1865.



L'empereur laissa croire à Eloin qu'il garderait la direction générale, bien que la situation eût changé, et qu'il n'aurait plus à s'inquiéter des détails. A Loysel, au contraire, il écrivit que le cabinet sous « le pauvre Eloin » avait pris une fausse direction et partant qu'il serait indispensable « de le remettre à sa place ». L'empereur se plaignait aussi d'avoir été accablé de détails de toute sorte; quant aux questions importantes, on ne lui demandait pas même son avis. Oui, on l'avait, peut-être à dessein, plutôt empêché de se former un jugement clair sur ces questions. C'est ainsi que Maximilien cherchait à voiler, au moyen d'un double jeu, sa retraite dans la question du cabinet civil. Mais il était loin de sacrifier entièrement Eloin.

Maximilien ne voulait pas non plus laisser passer cette occasion sans dire leur fait aux Français. Il profita de sa réponse à Loysel, au sujet de son interpellation dans la question du cabinet, pour se plaindre amèrement à cet officier français du maréchal Bazaine. Alors que la situation militaire avait empiré, on l'avait donnée comme brillante soit à Paris, soit à Mexico. Lui, l'empereur, devait avaler toutes sortes d'humiliations et subir des injustices; en un mot, on jouait un jeu impertinent avec les deux empereurs; mais il fallait que cela cessât (1).

Il se plaignait également à Loysel (2) de « la paresse et de l'incapacité » de ses hauts fonctionnaires d'État et de la médiocrité des « Bonfond, Eloin, Détroyat, Schertzenlechner » et autres qui venaient de l'autre côté de l'océan avec la meilleure volonté du monde, et un tas de propositions bonnes pour l'Europe, mais que les pauvres Mexicains n'arrivaient pas à digérer.

Maximilien voyait fort bien les fautes que faisaient ses fonctionnaires, mais il oubliait qu'ils n'étaient que des auxiliaires qui devaient exécuter ce que la tête, qui dirigeait, avait à élaborer. A cette tête il aurait fallu de l'énergie, de la résistance, du jugement pour distinguer entre le possible et l'impos-

(1) Empereur Maximilien à Loysel, 23 juillet 1865. Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à Loysel, 18 juillet 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État. Lettre reproduite en partie par NIOX, p. 490, DOMENECH, III, p. 216. (Chez ce dernier la lettre est datée du 19 juillet 1865.)

sible, l'essentiel et le secondaire. Or, tout cela faisait défaut à Maximilien. En se plaignant de ses collaborateurs, il se blâmait lui-même, car il aurait dû tout dominer, lui, la tête qui dirigeait, et les autres être seulement la main-d'œuvre. Il est certain que l'empereur avait les mains liées par la position qu'occupait Bazaine et par les difficultés financières, mais les choses ne seraient pas allées si loin s'il avait montré plus d'énergie vis-à-vis de Napoléon et s'il l'avait menacé de se retirer pour imposer une mesure qui était nécessaire. Jamais Maximilien n'aurait fait cela, car malgré tout il voulait rester ce qu'il était, l'empereur du Mexique, pour montrer à tous ceux d'Europe qui l'avaient averti qu'il avait pourtant eu raison. Par ce fait s'explique aussi pourquoi, dans ses lettres privées, il présente toujours la situation comme très favorable. Dès lors qu'il ne profitait pas du seul atout qu'il possédait dans son jeu, il ne pouvait que s'accrocher aux Français, quoique dans son intérieur il les vouât à tous les diables. C'est la grande faiblesse qui se fit sentir pendant tout son règne.

Le maréchal Bazaine avait vu avec satisfaction l'éloignement d'Eloin, mais il était moins enchanté de sa mission à Paris et à Bruxelles. Il savait fort bien ce que Maximilien pensait de lui et il craignait qu'Eloin ne fût chargé de se plaindre de lui à Paris. En outre, le retour du général Douay approchait et Bazaine savait très bien que ce dernier était très intimement lié avec Maximilien et que même il le soupçonnait de faire chorus avec celui-ci contre son propre maréchal. Il résolut donc d'éloigner Douay de la capitale le plus tôt possible.

L'empereur fut alors pris d'un nouveau zèle pour opérer les réformes indispensables et, ayant reconnu l'insuffisance de ses fonctionnaires, il essaya de mettre lui-même la main partout. Il tenta de tout réorganiser à fond. L'instruction publique devait être telle que la nation mexicaine fût « capable de se ranger parmi les nations les plus avancées du monde (1) ». Il tenait spécialement à l'étude des langues classiques et des sciences naturelles, ainsi qu'à l'éducation du corps, et il recommandait l'étude de la philosophie, science trop négligée et à tort, car elle forme l'esprit, apprend aux hommes à se con-

(1) Empereur Maximilien à M. Siliceo, 11 juin 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.



naître soi-même et à développer l'ordre moral de la société comme une nécessité provenant de l'ordre intérieur de l'individu. Son ministre Siliceo souriait des vues de l'empereur et les trouvait excellentes, mais elles ne convenaient pas toutes au Mexique.

Maximilien voulut aussi se charger des finances, dans lesquelles le Français Bonnefond, un homme malade, s'était embourbé. Il serait dès à présent ministre des finances du Mexique, écrivait-il à Loysel (1), sans penser que cette affirmation était et ne resterait qu'une phrase.

Il s'occupait encore de la fondation d'une Académie des sciences et travaillait activement à rassembler une collection de portraits de tous les anciens souverains du Mexique, y compris les vice-rois espagnols et les présidents de la République, collection qui avait été dispersée pendant les troubles politiques.

Il soutenait de ses deniers la pêche des perles en Californie à la condition que l'on mît à sa disposition et à celle de l'impératrice de belles perles qu'ils puissent offrir en cadeau. Enfin il s'efforçait d'obtenir pour le Mexique tous les objets ayant appartenu à l'empire des Aztèques et qui, depuis Charles-Quint, se trouvaient dans les collections impériales à Vienne.

La situation désespérée des finances était pour Maximilien un sujet de graves soucis; de même que la lutte contre Juarez, qui empirait de jour en jour, n'était pas sans l'inquiéter énormément. « Il faut le dire tout franchement, écrivait-il à Loysel (2), notre situation militaire est des plus mauvaises. » Il se plaignait amèrement de la réduction des contingents français, du gaspillage de l'argent et enfin de ce qu'on fit si peu de cas des « bandits » juaristes, qui, malgré leur appellation de « bandes et bandits », donnaient des preuves d'une force militaire redoutable. En outre, l'empereur recevait continuellement des nouvelles disant que les hauts dignitaires de l'Église sabotaient toutes les mesures gouvernementales. Par suite de ces événements, l'empereur approuva une proposition de

(1) L'empereur Maximilien à Loysel, 18 juin 1865. Brouillon, Archives de l'État. Voir aussi N10X, p. 486.

(2) Empereur Maximilien à Loysel, Mexico, 29 avril 1865. Vienne, Archives de l'État. Reproduit dans DOMENECH, III, p. 297.

Siliceo, ministre libéral, tendant à créer une police secrète pour surveiller le clergé catholique (1).

C'est alors que Maximilien se décida à dire une bonne fois toute la vérité à Gutierrez, qui, d'Europe, où il était en sûreté, harcelait son souverain de bons conseils. Au mois de mai, ce personnage avait écrit une lettre de quatre-vingt-quatre pages dans laquelle il traitait, sans se lasser, le problème : catholicisme et monarchie (2).

Il y était dit que le point qui avait dominé dans les négociations de Miramar, était la lutte pour le catholicisme et que cette idée avait été le motif principal de la restauration de la monarchie au Mexique. Gutierrez rappelait à l'empereur les paroles qu'il avait dites peu avant son départ : « Vous avez commencé l'œuvre, à moi de l'achever. » Le Mexicain développait dans un exposé sans fin que le Mexique avait toujours été catholique et monarchiste. Cet homme ultramontain pestait contre la politique de la tolérance des cultes que professait l'empereur, recommandait d'adopter presque complètement les lois et institutions du nouvel empire français. On devait administrer « à la francesa » et gouverner « à la mejicana ». L'empereur devait s'appuyer sur le parti conservateur et monarchiste, dont la chute entraînerait celle du principe monarchique, malheur irréparable. Il n'y avait de ces partis que ce principe qui fût capable de maintenir la partie latine et catholique du peuple mexicain dans son combat contre la puissance démocratique protestante des Anglo-Saxons; voilà pourquoi l'influence du clergé, appui principal de l'idée monarchique, devait être maintenue intacte. Une vraie monarchie catholique ayant pour devise : *in hoc signo vinces* était indispensable. Un mot de l'empereur suffirait et tout irait bien.

La lettre arrivait juste à temps pour exaspérer encore plus l'empereur contre le parti « cangrejo » (écrevisse) comme on appelait tout ce qui était réactionnaire et ultramontain. L'empereur, dans sa réponse, entra dans tous les détails, mais dit carrément et nettement sa pensée (3).

(1) Empereur Maximilien au ministre Siliceo, Perote, 3 juin 1865. Brouillon.

(2) Gutierrez à l'empereur Maximilien. Paris, 10 avril 1865, Vienne, Archives de l'État.

(3) Empereur Maximilien à Gutierrez, 4 juin 1865, de Ojo de Agna. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.



Gutierrez avait parlé de l'ancienne monarchie et du vieux principe monarchique au Mexique : Eh bien, répliqua l'empereur, je vous dirai en toute franchise qu'il n'y a jamais eu de monarchie au Mexique !

C'est une insulte au principe monarchique, que de placer sur le même pied la domination des vice-rois espagnols et le règne d'un souverain héréditaire, aimé de son peuple. Pendant trois siècles les vice-rois espagnols ont exercé une domination plus ou moins despotique, n'ont songé qu'à s'enrichir. L'empereur ajoutait qu'« il n'aimait pas à écrire des vérités désagréables, mais il était enfin obligé de détruire les illusions de Gutierrez, illusions qu'il avait partagées étant encore archiduc, avant son départ pour le Mexique. La grande majorité catholique, dont Gutierrez aime à parler, n'existe pas en réalité. Il ne doit pas oublier qu'il n'a pas revu sa patrie depuis vingt-cinq ans. Il y a sans doute quelques bons catholiques, mais en très petit nombre. La grande majorité est indifférente, comme presque dans tout le continent américain. Même le plus grand nombre des membres du clergé ne sait pas ce que c'est que le vrai catholicisme. Dans bien des contrées qu'il avait visitées, personne n'a jamais vu d'évêque, des jeunes gens de vingt ans ne sont pas encore baptisés, un nombre très restreint seulement connaît les sacrements. La conduite morale du clergé est un bien triste chapitre. On ne peut pas négocier, mais il faut procéder avec autant de force que d'énergie. Le Nouveau Monde est atteint d'une décadence religieuse inimaginable. D'ailleurs, comment l'idée de liberté serait-elle possible, sans l'admission de tous les cultes? »

Ce que Maximilien blâmait surtout c'était le conseil de Gutierrez, de tout organiser « à la française ». On voyait par là combien les informations de ses amis, sur la situation au Mexique, étaient fausses. Maximilien, étant d'avis depuis longtemps de ménager tous les partis, combattait vivement le conseil de Gutierrez de se jeter dans les bras des conservateurs. Les membres de ce parti, comme Lares et Velasquez de León, étaient représentés dans son conseil, mais dans le palais de Mexico il y avait tous les partis, comme il est de rigueur auprès d'un souverain qui a le sentiment de la justice. L'Espagne a régné par les baïonnettes et des Indiens elle a fait des esclaves. Ce système moyenâgeux est impossible à maintenir.

D'ailleurs, dans les vingt-cinq dernières années, une nouvelle génération a grandi qu'il faut traiter d'une tout autre façon que Gutierrez semble le croire.

Malgré quelques phrases aimables, la lettre contenait beaucoup de coups frappés en plein visage du vieux et fanatique Mexicain. Jusque-là Gutierrez avait fait partout entrevoir, et avec fierté, que la royauté de Maximilien était son œuvre. Et voilà qu'une bonne fois l'empereur lui avait fait entendre la vérité. Mais Maximilien se trompait s'il croyait que cette vérité eût la moindre influence sur un homme tel que Gutierrez. Il ne devait pas tarder à s'en convaincre.

Eloin s'était rendu d'abord à Paris suivant l'ordre qu'il avait reçu. Napoléon étant en Algérie depuis le 29 avril, le Belge fut reçu par l'impératrice qui, selon l'expression de Metternich, « dirigeait la barque » pendant l'absence de l'empereur (1).

Hidalgo l'avait introduit fort à contre-cœur. Il n'aimait pas Eloin et ne manquait jamais, dans ses rapports à Maximilien, de faire ressortir ses « mauvaises manières ». Il fut même très indigné que l'entretien n'eût pas eu lieu en sa présence.

Eloin remit à l'impératrice la lettre de Maximilien, dans laquelle il priait Napoléon de faire des efforts pour obtenir des garanties de la part des grandes puissances européennes contre toute agression des États-Unis, et donna des explications verbales. On s'étonna fort de cette prétention et elle fut jugée avec sévérité. L'impératrice Eugénie trouva que Maximilien était trop remuant et toujours porté à demander des choses impossibles, comme par exemple les garanties. On dit finalement à Eloin qu'on avait fait suivre la lettre en Algérie. Napoléon ne se prononça pas. Les deux lettres officielles qui datent de ce temps-là (2) ne contiennent que des phrases et des remerciements pour un ordre conféré par Maximilien au prince impérial. Dans les lettres ultérieures, il n'était pas même fait mention de cette garantie européenne demandée pour le Mexique.

L'impératrice demanda toutes sortes de détails à Eloin sur

(1) Metternich à Mensdorff, 10 juin 1865. Vienne, Archives de l'État.

(2) Napoléon III à Maximilien, 15 juin et 15 juillet 1865, originaux. Seuls les neuf derniers mots et la signature sont de la main de Napoléon. Vienne, Archives de l'État.



l'organisation du palais, sur les ressources du Mexique, sur la société dans la capitale et sur les divertissements de la cour. Il fut aussi question du danger menaçant des États-Unis. Mais on ne laissa pas voir à Eloin quelle profonde impression les événements de là-bas avaient faite sur les souverains. A sa demande de renforcer les troupes françaises au Mexique, on répondit par un refus catégorique. L'impératrice Eugénie s'excusa auprès de Charlotte en déclarant qu'elle avait reçu l'ordre, lors du départ de l'empereur en Algérie, de n'augmenter ni de réduire le nombre des troupes d'occupation au Mexique. « Dans les circonstances actuelles il n'y a aucun motif pour augmenter le corps d'occupation : occuper tout le Mexique est impossible et les troupes sont suffisantes pour assurer la tranquillité d'une partie du pays et garantir l'honneur de notre drapeau. D'ailleurs, je le répète à Votre Majesté, le maréchal est un homme d'une énergie incontestable et d'une prudence qui saura ne rien compromettre (1). » On n'arriva donc sur ce point à aucun résultat.

A Paris les impressions d'Eloin furent très tristes. Sa mission, dans la capitale française, avait plus ou moins échoué. Conformément aux ordres reçus il se rendit ensuite chez le roi Léopold de Belgique, qui venait d'écrire à son beau-fils (2), à propos de son anniversaire de naissance, et pour l'encourager, que son entreprise restait une des plus grandioses du monde et comme le ciel l'avait favorisée, on pouvait espérer que sa protection ne ferait jamais défaut au couple impérial. C'est au château de Laeken qu'Eloin rencontra le roi des Belges, maladif et faible. Le monarque attribuait à la catastrophe de Windsor (3) le mauvais état de sa santé. Malgré cela il causa longuement avec Eloin et dit tout de suite que la défaite si incompréhensiblement subite des États du Sud de l'Union était un grand malheur pour le Mexique, mais qu'il fallait espérer que les États-Unis seraient encore pour quelque temps occupés de leurs propres affaires. La France montre quelque crainte,

(1) Eugénie à Charlotte, Tuileries, 31 mai 1865. Original, Vienne, Archives de l'État.

(2) Le roi Léopold à Maximilien, Laeken, 12 avril 1865. Original, Vienne, Archives de l'État.

(3) Sans doute la mort de son neveu Albert, mari de la reine Victoria, mort survenue le 14 décembre 1861.

mais la marine française en impose pourtant aux Américains. L'Angleterre désire rester en dehors de tout cela.

Le roi parla ensuite d'une façon très détaillée des questions ecclésiastiques. Eloin, quant à lui, s'était comme Schertzenlechner prononcé pour la solution radicale, adoptée de fait par Maximilien, et il devait maintenant avouer à son roi que son conseil de ménager les catholiques, arrivé trop tard à Mexico, avait été le plus juste. Il est vrai qu'il n'était pas dit comment il fallait s'y prendre pour cela, et un vague conseil n'aidait pas à grand'chose. Par contre, le roi se montra très satisfait des mesures prises à l'égard des Indiens, qui jouissaient toujours de sa prédilection, et il déconseilla de nouveau de trop laisser gouverner le Mexique par des étrangers, donnant des conseils très vagues pour la pacification du pays, conseils qui, vu la distance, ne pouvaient être que théoriques ; il termina la conversation en disant que l'empire avait, avant tout, besoin d'autorité et de puissance et que ce ne serait que plus tard qu'on pourrait gouverner libéralement.

Le roi voulait personnellement rendre compte de cet entretien à Maximilien (1), mais à la fin ses yeux le trahirent et Eloin dut terminer cette lettre. La garantie désirée des puissances n'y était pas mentionnée. Le roi Léopold, comme Paris, pensait qu'il n'y avait aucun espoir que la demande de son beau-fils fût acceptée, étant donnée la situation politique en Europe qui créait partout des soucis plus immédiats. Point de réponse était une réponse. Eloin dut quitter la Belgique sans avoir rien obtenu et se rendit à Vienne pour y étudier l'avis des cercles compétents dans la question du renoncement au trône.

Arrivé dans la capitale de l'empire autrichien, il eut d'abord, le 31 juillet, un entretien avec le baron De Pont qui s'exprima dans un sens très favorable à Maximilien (2). Le diplomate était autorisé à dire que l'empereur d'Autriche conserverait toujours, quoi qu'il advînt, une grande affection pour Maximilien. Si des incidents, non prévus, l'obligeaient à quitter le Mexique, non seulement ses droits et titres au patrimoine de la famille lui seraient rendus, mais l'empereur d'Autriche

(1) Le roi Léopold à Maximilien, 13 juin 1865. Original, Vienne, Archives de l'État.

(2) Eloin à l'empereur Maximilien, 21 août 1865. Vienne, Archives de l'État.



ferait en ce cas tout son possible pour réintégrer son frère dans la position que lui assuraient auparavant ses droits d'agnat.

Ceci était très favorable, étant donnée l'attitude montrée jusqu'à présent par Maximilien, et Eloin était heureux de pouvoir, du moins en cette question, parler à son empereur d'un succès. Par contre, il ne pouvait rien dire de bon de la manière dont le Mexique était représenté en Europe. L'empereur avait déjà éprouvé de la méfiance pour l'attitude d'Arangoiz. Il apprit également sur le compte de Hidalgo bien des choses qui ne lui plurent guère. Déjà, par les propres rapports de Hidalgo, Maximilien avait reconnu que la position de celui-ci à la cour de France devait avoir considérablement empiré, puisqu'il cédaient en tout à la France, sans faire valoir les intérêts du Mexique, dans l'espoir évident de maintenir par une telle soumission les faveurs de la cour qui diminuaient. Tout comme il faisait surveiller ses ministres et le clergé au Mexique, l'empereur donna ordre à son confident, le consul général du Mexique à Vienne, Herzfeld, d'envoyer à Paris, à Rome et éventuellement à Londres (1) des agents secrets, dont la tâche principale serait de surveiller les diplomates mexicains et de rendre immédiatement compte de la situation.

L'empereur apprit des détails sur le jugement du couple impérial français à propos de ce qu'il avait fait jusqu'à présent au Mexique, par le général Douay, qui venait d'arriver à Mexico et qui raconta dans un long entretien confidentiel ses impressions d'Europe (2).

Douay rapportait que tout le monde à Paris souhaitait la fin de l'expédition, surtout parce qu'elle avait déjà duré bien plus longtemps qu'on ne l'avait cru au début. Le général avait observé dans sa conversation avec le ministre de la Guerre, Randon, une très grande réserve, car il ne voulait pas trop faire mentir les rapports de Bazaine. Mais il voulait pourtant donner une idée exacte de la situation au Mexique et ne cacha pas que le rappel de la brigade française n'ait été prématuré et n'ait eu des suites fâcheuses. Randon répondit : « Nous n'avons

(1) Empereur Maximilien à Herzfeld, 23 juillet 1865. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Il existe de cet entretien un mémoire, écrit de la main de l'impératrice Charlotte, et utilisé ici pour la première fois. Il est daté du 9 juillet 1865. Vienne, Archives de l'État.

jamais pressé le maréchal de faire rapatrier ses troupes. » Ceci n'était pas juste, car le ministre oubliait les lettres de Napoléon sur cette question. Ainsi on pouvait croire que Bazaine avait ordonné ce départ uniquement pour produire une bonne impression en France. Randon demanda ensuite comment se montraient les 6 000 Autrichiens et les 2 000 Belges. Douay répondit qu'il les connaissait trop peu et posa à l'empereur la même question.

« Ils marchent bien, répondit Maximilien, ils se sont donné beaucoup de peine, ont fait la guerre plusieurs fois et commencent à s'organiser. Mais les Belges ont commis la faute de nous envoyer des enfants imberbes, qui ont été démoralisés au commencement sans qu'on ait cherché à les relever. Ils se font, du reste, tuer comme des mouches ; cependant, on pourrait avec le temps les former, leur nature différant peu de celle des Français. »

Lorsque Douay conseilla la création d'un ministère de la Guerre, l'empereur dit : « Impossible avec Bazaine ! » Alors Douay critiqua très énergiquement son maréchal qui avait pris la chose avec légèreté et s'était trompé, dès le début, sur la portée et la gravité de l'entreprise. « Le maréchal a manqué son point de départ et toutes les conclusions qu'il en a tirées ont été fausses. » D'abord Bazaine avait accepté sa tâche avec une extrême satisfaction et avait dit à Douay : « A la fin de 1864, tout sera fini et les Français pourront quitter le Mexique au mois de décembre. » — « Au commencement de son expédition dans l'intérieur, continuait Douay, on m'annonçait que nous trouverions la solution à San Juan del Rio et puis à Queretaro, que les troupes une fois débandées ne se rallieraient jamais et que c'était une affaire terminée, qu'il le savait à n'en pouvoir douter. Moi je connaissais mieux que lui la société américaine et je ne partageais pas ses illusions. Cela me faisait regarder comme hostile à l'expédition parce que je la prenais au sérieux. Voici donc à mon avis ce qui fait que le maréchal ne veut pas avouer qu'il s'est trompé dès le commencement et qu'il a pris une fausse route. Du reste, le maréchal a du bonheur, il fait lui-même ses rapports sur la situation, qui ont force de loi en France, et évidemment il la présente à sa manière. D'un autre côté, il est embarrassé de rentrer avant que la mission qui lui a été confiée ne soit

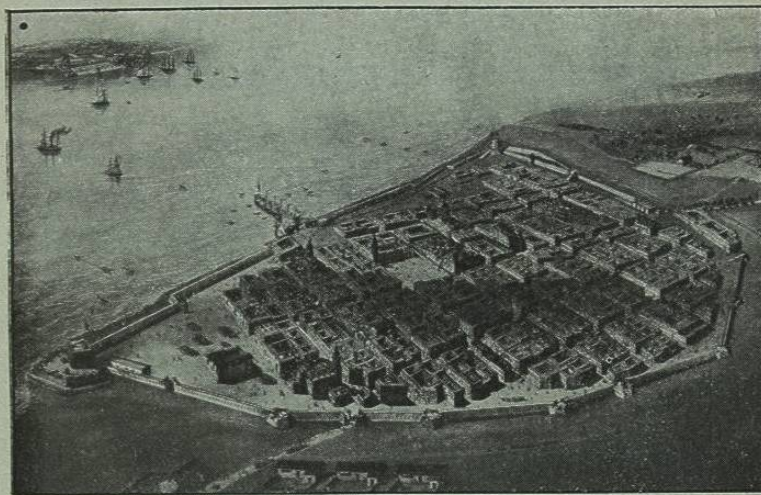


accomplie et, comme il a toujours dit que c'était affaire de rien, il craint de voir la toile se déchirer d'un moment à l'autre. »

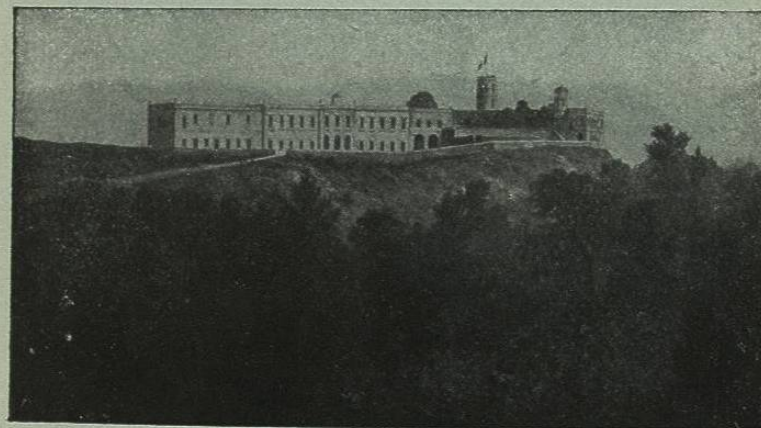
Maximilien répliqua qu'il avait parlé franchement avec l'ambassadeur de France, Dano, et que Napoléon savait parfaitement à quoi s'en tenir au sujet du maréchal, tout comme il savait ce qui s'était passé lors du siège d'Oajaca et les millions qu'il avait coûté. L'empereur fit aussi remarquer qu'il serait bien aise de voir Douay à la tête des troupes d'occupation, ce que celui-ci prétendait être impossible, à cause de son rang inférieur, argument que l'empereur réfuta en général.

Douay déclara ensuite que le parti gouvernemental nouvellement créé devait être soutenu par l'armée française et que son chef devait être soumis à l'empereur. Celui-ci devait être un dictateur, le clergé étant désappointé parce qu'il avait cru pouvoir régner complètement. « Il faut à l'empereur, continua Douay, une grande force militaire pour obliger les Mexicains aux sacrifices qu'ils ne feraient pas de bon gré. Il faut que le général en chef français soit à la disposition de l'empereur et non l'empereur à la sienne, et qu'il soit prêt à coopérer en tout aux vues de Votre Majesté et à les servir. »

« — Vous devez savoir, répliqua Maximilien, puisque nous n'avons pas de secret l'un pour l'autre, que le maréchal est toujours opposé à toute organisation de l'armée. Napoléon vous a-t-il dit cela? Tout ce que l'on a voulu faire, il l'a contrecarré. Les vieux généraux mexicains en sont étonnés, ils croient que je ne veux point d'armée, alors que c'est le maréchal qui n'a voulu me donner personne pour l'organiser. Il a été question de d'Hériller, le maréchal m'en a dit pis que pendre. Alors je lui ai demandé un jeune homme, Lajaille; il n'a pas voulu et a fini par m'exhiber une lettre du ministre de la Guerre disant : « Le ministre ne me permet pas de donner qui que ce soit à Votre Majesté. » Vous savez que j'avais d'abord songé à Loysel, que je voulais général de brigade. Lorsqu'il est revenu de l'intérieur, où il m'avait accompagné, le maréchal l'a reçu comme un chien. Plus tard, j'ai eu de la peine à me le faire céder comme chef du cabinet militaire. Je l'ai pris pour que la France vît en même temps l'honnêteté de ma politique. Le maréchal a donc déjoué tous mes projets et je l'ai écrit à Loysel dans une lettre, qu'il lui a montrée et qu'il a reconnue lui-même comme vraie. »



VUE GÉNÉRALE DE VERA-CRUZ



LE CHATEAU DE CHAPULTEPEC